

## La traduction en roumain des néologismes littéraires de *Je voudrais pas crever* de Boris Vian

LEȚIȚIA ILEA



BORIS VIAN, *Je voudrais pas crever*  
(Pitești, 2004).

### Letiția Ilea

Maître de conférences au Département de Langues Modernes et de Communication d'Affaires, Faculté des Sciences Économiques et de la Gestion des Affaires, Université Babeș-Bolyai de Cluj-Napoca, poète et traductrice.

**L'**ŒUVRE DE Boris Vian (1920-1959) présente une véritable « résistance à la traduction », à cause de la désinvolture totale de l'écrivain par rapport au langage, laquelle se matérialise par des inventions lexicales sans nombre, des calembours et d'autres jeux de mots, issus de son esprit ludique et de sa volonté de briser le carcan langagier. Pourtant, cela n'a pas du tout découragé les traducteurs : L'Index Translationum répertorie non moins de 346 traductions de son œuvre. De celles-ci, il y a moins d'une dizaine de livres parus qui contiennent des traductions de sa poésie.

Dans ce qui suit, nous allons analyser la seule traduction en roumain de la poésie de Vian, celle appartenant à Linda Maria Baros et Georgiana Banu.<sup>1</sup> Nous allons nous rapporter à un seul aspect de cette traduction, précisément la manière dont les deux traductrices ont rendu en roumain les néologismes littéraires forgés par

Vian. Avant de procéder, il nous semble nécessaire de poser quelques jalons concernant les néologismes littéraires, ces « mots sauvages » auxquels Maurice Rheims a dédié un livre.<sup>2</sup>

Dans *Le Petit Robert* (2016), le néologisme est défini comme « l'emploi d'un mot nouveau (soit créé, soit obtenu par dérivation, composition, troncation, siglaison, emprunt, etc. : *néologisme de forme*) ou emploi d'un mot, d'une expression préexistante dans un sens nouveau (*néologisme de sens*) ». Il y a aussi un sens médical de ce mot, celui de « mot forgé par un malade, incompréhensible pour l'entourage ». Conformément à cette définition, les mots nouveaux forgés par Vian dans *Je voudrais pas crever* sont, pour la plupart, des néologismes de forme.

Jean Pruvost et Jean-François Sablayrolles considèrent que ceux-ci sont, entre autres, un processus qui caractérise les étapes d'une vie, de l'enfance à l'âge adulte. Les auteurs parlent, dans le cas des adultes, de « jouissance néologique littéraire patentée et propre à l'univers lettré de la fiction ».<sup>3</sup> Ils citent Jarry, Céline, Frédéric Dard, et aussi Boris Vian, « qui goûte le plaisir des mots, néologisant à souhait dans *L'Automne à Pékin* et dans *L'Écume des jours* par exemple (*blairnifler, blocnoter*) ».<sup>4</sup>

Dans son *Dictionnaire*, Rheims fait l'historique de ces créations depuis les romantiques jusqu'aux écrivains contemporains. Si, chez certains écrivains, ces mots nouvellement forgés ne sont en réalité que des « vocables superbes et rares figurant déjà dans les lexiques spécialisés de navigation, de géographie ou de sciences naturelles »<sup>5</sup>, d'autres écrivains donnent libre cours à leur imagination langagière pour suppléer à un manque du langage quotidien. Louis Guilbert établit une typologie du néologisme littéraire en prenant pour objet d'étude le dictionnaire de Rheims, typologie que nous reprenons ci-dessous :

*On y [dans le dictionnaire de Rheims, n.n.] voit apparaître les traits caractéristiques de la création littéraire marginale : le recours de préférence à certains suffixes : ence (effulgence, Mallarmé), ent (mellifluent, Apollinaire), erie (fantasquerie, Cat. Mendès, chercherie, Jouve), particulièrement à des suffixes de diminutifs (feuilleoles, Apollinaire ; se fichotter, Montherlant) en raison du jeu de connotations qu'ils permettent par opposition à la valeur syntaxique et sémantique précise des autres éléments du système suffixal ; la transcription phonétique qui permet des variantes expressives ou ironiques du même mot (eksistence, eggzistence, hoecsis-tence, aiguesistence, Queneau) et surtout le télescopage de deux mots qui se prêtent particulièrement au jeu (cordoléance, Ionesco, de condoléances et cordial, infini-verti, Michaux, cosmopolisson, Morand, nostalgerie, Montherlant).<sup>6</sup>*

Guilbert est sceptique quant à la possibilité de ces créations de sens d'entrer dans la langue. Par contre, Maurice Riffaterre reconnaît l'autonomie et les fonctions spécifiques du néologisme littéraire

*[Il] est toujours perçu comme une anomalie, et utilisé en raison de cette anomalie, parfois même indépendamment de son sens. Il ne peut pas ne pas attirer l'attention, parce qu'il est perçu en contraste avec son contexte, et que son emploi comme son effet dépendent de rapports qui se situent entièrement le langage. Qu'il s'agisse d'un mot nouveau, ou d'un sens nouveau, ou d'un transfert de catégorie grammaticale, il suspend l'automatisme perceptif, contraint le lecteur à prendre conscience de la forme du message qu'il déchiffre, prise de conscience qui est le propre de la communication littéraire. Du fait même de sa forme singulière, le néologisme réalise idéalement une condition essentielle de la littérarité.<sup>7</sup>*

Riffaterre analyse plusieurs néologismes littéraires (*grouillis*, utilisé par Claudel, *tibicine*, employé par Hugo, *argyraspide*, qui apparaît chez Apollinaire, *céruséen*, employé par Chateaubriand), pour conclure que :

*Le néologisme littéraire, loin d'être arbitraire, loin d'être un corps étranger dans la phrase, est le signifiant le plus motivé qu'on puisse trouver dans le texte. Il a toujours une double ou multiple appartenance : il est engendré à la fois par une séquence morphologique et par une séquence sémantique, ou par deux séquences sémantiques, ou par des combinaisons plus complexes, ce qui est impossible au mot préexistant (en dehors des faits d'allitération). Sa fonction est donc de réunir ou de condenser en soi les caractéristiques dominantes du texte. Fait exprès, créé pour les besoins de la cause, il est par excellence le mot propre.<sup>8</sup>*

Il convient de se demander ce qui pousse Vian à forger des néologismes littéraires. À en croire Marc Lapprand, Vian est, à côté de Prévert et Queneau, un « fou du langage ». Son esprit de fronde est manifeste dès sa jeunesse. Il se révolte contre la tradition dès son premier recueil organisé en vue de la publication, les *Cent sonnets* (1940-1944). De plus, un des thèmes récurrents de la création de Vian est l'ailleurs, que nous avons identifié dans tous ses recueils.<sup>9</sup> Dans *Je voudrais pas crever*, recueil qui coïncide avec une période difficile de vie de Vian, cet ailleurs devient aussi langagier. Vian imagine un univers différent du nôtre, où l'on pourrait être comblé, heureux. Pour faire référence à cet univers idéal, de nouveaux mots sont nécessaires.

Le recueil de Vian *Je voudrais pas crever/N-aș prea vrea ca s-o mierlesc* représente la première publication en volume en Roumanie d'une œuvre poétique de Boris

Vian. Cette traduction a été analysée, en grandes lignes, par Camelia Capverde, dont la conclusion est : « Pour tout genre de créateur [...], il n'y a pas d'*offrande poétique* dans la création, tout comme dans l'effort créateur du traduire, sans en faire le partage d'un sacrifice (pertes et limites de la traduction). »<sup>10</sup> Dans son article, Camelia Capverde se contente de citer quelques-uns des néologismes littéraires créés par Vian et leur traduction, sans en examiner les mécanismes de formation et de traduction. C'est ce que nous allons essayer de faire dans ce qui suit.

À la lecture du recueil qui fait l'objet de notre analyse nous avons identifié une quarantaine de néologismes littéraires utilisés par Vian. Ce sont : des modifications graphiques d'un mot existant (sous l'influence de la langue parlée, comme « zoizeaux ») ; des homophones utilisés pour les besoins de la rime (« impression fosse » qui doit rimer avec « osses ») ; des modifications des suffixes toujours pour les besoins de la rime (« paresseux » qui doit rimer avec « consciencieux ») ; des « erreurs » grammaticales (« j'en ferais » au lieu de « je ferais ») ; des créations lexicales entièrement nouvelles (« mirliflûtes » « lizeaux », etc.).

Nous allons analyser la traduction de ces mots de manière chronologique, dans l'ordre dans lequel ils apparaissent dans le recueil de Vian. Nous donnerons l'original et la traduction, soulignant partout en italiques les mots respectifs. Nous indiquerons aussi le titre du poème et le nom de la traductrice.

*Pourquoi que je vis*

*Oare pentru ce-oi trăi*  
(trad. Georgiana Banu)

Les calmes poissons  
Ils paissent le fond  
Volent au-dessus  
Des algues cheveux  
Comme *zoizeaux* lents  
Comme *zoizeaux* bleus.

(Vian 2004, 38)

Liniștii pești  
Pasc pe fund  
Zboară deasupra  
Părului alge  
Ca-ncete rele *păsărele*  
Ca rele *păsărele* albăstrele.

(Vian 2004, 39)

*Si les poètes étaient moins bêtes*

*Dacă poeții nu erau așa de proști*  
(trad. Linda-Maria Baros)

Avec des grands jardins devant  
Et des arbres pleins de *zoizeaux*  
(Vian 2004, 74)

Cu mari grădini în față  
Și arbori plini de *pășărim*  
(Vian 2004, 75)

Vian, par esprit ludique, utilise trois fois dans ce recueil le mot « zoizeaux », marquant graphiquement le « z » qui n'apparaît qu'à l'oral en liaison et transformant le « s » intervocalique de « oiseaux » en « z ». Dans *Pourquoi que je vis*, ce mot nouvellement forgé lui permet de réduire le nombre des syllabes (« Comme zoizeaux lents » – quatre syllabes ; « Comme des oiseaux lents » – cinq syllabes).

Georgiana Banu ne respecte pas cette option de Vian de diminuer le nombre des syllabes, et par l'ajout de l'adjectif « rele » (qui rime avec « păsărele ») rallonge la traduction. De plus, « zoizeaux » est un mot qui n'existe pas en français standard ; Georgiana Banu utilise un qui existe en roumain, tandis que Linda-Maria Baros crée un mot (« pǎzărime »). Outre cela, Georgiana Banu utilise un diminutif, alors que « zoizeaux » n'a rien de cela, étant plutôt un vocable qui relève du langage parlé. Une autre variante aurait pu être, à notre avis, « pǎzăret », qui dans le premier poème, aurait donné la possibilité d'une rime interne : « pǎzăret încet ».

Passons à la séquence suivante :

*Quand j'aurai du vent dans mon crâne*

Quand j'aurai du vent dans mon crâne  
 Quand j'aurai du vert sur mes osse  
 P'tête qu'on croira que je ricane  
 Mais ça sera une impression fosse  
 Car il me maquera  
 Mon élément plastique  
 Plastique tique tique  
 [...]  
 Ma paire de bidules [...]  
 Mes jolis yeux *cérules*

(Vian 2004, 44)

*Când mi-o bate vântul prin craniu*  
 (trad. Linda-Maria Baros)

Când mi-o bate vântul prin craniu  
 Când mi-o bate vântul prin oseminte  
 Fleții-or crede că răd straniu  
 Finc-o să-mi piară cu anii  
 Elementul meu plastic  
 Cel plastic tic-tic  
 [...]  
 Alea două șmecherii  
 Ochișorii-mi *albăștrui*

(Vian 2004, 45)

Vian crée le pluriel inhabituel « osse » au lieu d'« os » pour les besoins de la rime (« osse/fosse »), rendant sonore la consonne finale non-prononcée dans le pluriel « os ». Il crée un mot qui n'existe pas, traduit par Linda-Maria Baros par un mot qui existe en roumain, « oseminte ». Forçant le roumain, nous aurions traduit « osse » par « osuariu » qui aurait l'avantage de rimer avec « craniu ». De plus, sachant que Vian avait une culture générale hors du commun, nous n'excluons pas la possibilité qu'il fût au courant de la signification du nom masculin « osse » (sans pluriel), attesté par le *Trésor de la Langue Française informatisé* : « Langue de la famille iranienne, parlée par les Ossètes, peuple indo-européen du Caucase central ».

La forme qui suit, « P'tête » pour « peut-être », dans laquelle on reconnaît « tête », est plutôt une déformation enfantine, procédé qui se retrouve souvent chez Vian. Linda-Maria Baros choisit de ne pas traduire le mot, mais le procédé (la variante enfantine « fincă » au lieu de « fiindcă »), ce qui nous semble très judicieux.

En ce qui concerne « impression fosse », la même traductrice roumaine choisit d'omettre totalement ce syntagme, qui pose des problèmes. C'est en effet

un calembour qui joue sur l'homophonie « fausse/ fosse ». Le réseau sémantique de « fosse » rejoint « crâne » du même poème, soulignant une fois de plus l'idée de la mort qui hantait Vian à l'époque (bien qu'il essaie de dissimuler cette peur par des jeux de langage qui en atténuent le dramatisme).

Le néologisme littéraire suivant, « cérules », est formé par Vian par l'apocope de « céruléen », pour rimer avec l'argotique « bidules ». Pour l'étymologie de « céruléen », *Le Petit Robert* atteste « cérulé », mot du XVI<sup>e</sup> siècle (2016, p. 384). On connaît le goût de Vian pour les formes moyenâgeuses. La traduction « ochișorii-mi albăștrui » renvoie, pour le lecteur roumain, à une ballade populaire. Comme Vian utilise « cérules » comme rime à un mot argotique, nous aurions choisi comme traduction en roumain « halbăștrii ».

Le poème suivant de ce recueil dans lequel Vian utilise des néologismes littéraires est *Je n'ai plus très envie* :

*Je n'ai plus très envie*

Je n'ai plus très envie  
D'écrire des *pohésies*  
Si c'était comme avant  
J'en *faisais* plus souvent  
Mais je me sens bien vieux  
Je me sens bien sérieux  
Je me sens consciencieux  
Je me sens *paressieux*.

(Vian 2004, 46)

*Nu prea mai am chef*  
(trad. Georgiana Banu)

Nu prea mai am chef deloc  
Să scriu *poezii* ad hoc  
De-ar mai fi ca înaintea  
Mult mai des *din zbor le-aș prinde*  
Da' mă simt bătrân la os  
Mă simt tare serios  
Mă simt cam conștiincios  
Și mult prea *lenevicios*.

(Vian 2004, 47)

En ce qui concerne le mot « pohésies », la traductrice aurait eu à disposition le roumain « pohezii », forgé par Gellu Naum, qui apparaît dans son poème *Confuzia posibilă (La Confusion possible)* : « e drept că tot ce spun acum n-are nici un pic de pohezie ». <sup>11</sup> L'appellatif « pohezie » de Naum est ironique à l'adresse de la poésie bombastique, officialisée. L'écrivain français avait la même attitude irrévérencieuse par rapport à ses devanciers.

Le conditionnel de Vian « je faisais » au lieu de « je ferais » est à coup sûr influencé par la graphie médiévale « fairay » ; donc, ce n'est pas une erreur de la part de Vian, mais un nouveau clin d'œil au lecteur. Vian considérait que les lecteurs sont paresseux et que les auteurs doivent les obliger à penser. Georgiana Banu utilise un conditionnel, « le-aș prinde ». Peut-être, à sa place, nous aurions introduit une forme ancienne de la famille de « a face », « făcătură », qui a aussi le sens d'« artefact ».

En ce qui concerne « paresseux », Vian le forme pour qu'il rime avec « consciencieux ». Le suffixe -eux/-euse, avec sa variante -ieux/-ieuse (lorsque la

dernière consonne de la base est c, g ou d) peut être utilisé en français pour former des noms ou des adjectifs lorsque la base est un nom. La traductrice choisit bien, faisant preuve d'inventivité lexicale.

Continuons par *Si j'étais pohéteû* :

*Si j'étais pohéteû*

Si j'étais *pohéteû*  
Je serais *ivrogneû*  
J'aurais un nez *rougeû*  
Une grande *boîteû*  
Où j'empilerais  
Plus de cent *sonmaïs*  
Où j'empilerais  
Mon *noeuvreû* *complait*.

(Vian 2004, 48)

*De eram vrûn pohetan*  
(trad. Linda-Maria Baros)

De eram vrûn *pohetan*  
Aş fi azi vrûn *beţivan*  
Aş avea nas *roşcovan*  
Ca un mare *şchiopârlan*  
Unde-aş pune teancuri-teancuri  
Peste-o sută de *sonete*  
Unde-aş pune teancuri-teancuri  
*Nopirili* mele *complete*.

(Vian 2004, 49)

Dans ce poème, Vian ajoute à la fin de plusieurs mots le groupe « eû », que l'on rencontre en français seulement dans le mot « jeûne » et ses dérivés. Vian l'utilise sans distinction, avec des noms masculins (« poète », « ivrogne »), féminins (« boîte », « œuvre ») et avec l'adjectif « rouge ». Dans quatre des cinq cas où il apparaît, Linda-Maria Baros le traduit par le suffixe roumain « -an », qui caractérise une occupation, une position ou un comportement, ayant une nuance augmentative. Si le choix de « pohetan », « beţivan » et « roşcovan » nous semble juste, on ne peut pas dire la même chose sur « şchiopârlan », dans le cas duquel la traductrice confond la variante phonétique « boîteû » pour « boîte » avec l'adjectif « boîteux ». Pour « pohéteû », la traductrice garde le « h » en traduction (« pohetan »), ce qui rappelle le mot « pohet » utilisé par Gellu Naum. En ce qui concerne « sonmaïs » pour « sonnets », nous aurions choisi une déformation du mot roumain, par exemple « sonecte ». Le mot « œuvre », transcrit par Vian avec le « n » initial de la liaison avec « mon » et, à la fin, le groupe « eû » est traduit par « nopirili », ce qui nous semble adéquat, quoique le mot « opirili » est lié pour les Roumains à la période de Ceauşescu. Quant à « complait » pour « complète », la traductrice aurait eu à disposition la variante « complete », rencontré très souvent dans le parler des Roumains insuffisamment éduqués. Dans ce cas, « sonecte » aurait rimé avec « complete ».

Nous donnons, à notre tour, une version de ce poème :

*De eram vrûn pohetanu'*  
*Eram mare beţivanu'*

Ș-aveam nasu' roșcovanu'  
 Și cu mine-un geamantanu'  
 Să străng în fiece anu'  
 Sonete cu sutanu'.

Continuons l'examen des néologismes littéraires de Vian et de leur traduction avec *J'ai mal à ma rapière* :

*J'ai mal à ma rapière*

J'ai mal à ma rapière  
 Mais je l'dirai jamais  
 J'ai mal à mon bédane  
 Mais je l'dirai jamais  
 J'ai mal à mes cardans  
 J'ai mal à mes graisseurs  
 J'ai mal à ma *badiole*  
 J'ai mal à ma sacoché  
 Mais je l'dirais jamais, là  
 Mais je l'dirais jamais.

(Vian 2004, 56)

*Mă doare-n șpangă*  
 (trad. Linda Maria Baros)

Mă doare-n șpangă  
 Da' n-o s-o spui vreodată  
 Mă doare-n buzdugan  
 Da' n-o s-o spui vreodată  
 Mă doare-n cardan  
 Mă doare-n ungător  
 Mă doare-n *alte alea*  
 Mă doare-n tolbă  
 Da' p-asta n-o s-o spui vreodată  
 Da' n-o s-o spui vreodată.

(Vian 2004, 57)

Nous citons le poème dans son entier pour situer « badiole » dans le contexte. Si par sa forme c'est un paronyme de « babilole » qui a le sens de « petit objet de peu de valeur », « chose sans importance », dans le poème ci-dessus le mot de Vian acquiert une connotation sexuelle. La traductrice réussit à transmettre le ton et le sens de l'original, bien que la traduction « alte alea » est un syntagme fréquemment utilisé en roumain et n'a pas le caractère insolite que « badiole » a en français. Dans ce cas, nous suggérons comme possible traduction « flecușteț », qui est « flecușteț » légèrement modifié, tout comme « badiole » est une modification de « babilole ».

Un autre mot forgé par Vian est « papaouteur », dans *Un de plus* :

*Un de plus*

Faut-il que je cherche pour moi  
 Sans le dire, même au concierge  
 Au nain qui court sous mon plancher  
 Au *papaouteur* dans ma poche  
 Ni au curé de mon tiroir

*Una în plus*  
 (trad. Georgiana Banu)

Trebuie oare singur să caut  
 Și să nu spun nimic, portarului măcar  
 Piticului care aleargă sub podea  
*Chibițului* din buzunar  
 Preotului din sertar



« Papaouteur » est toujours un mot à connotation sexuelle et argotique, formé par Vian de « papaout » (désignation vulgaire pour « homosexuel »<sup>12</sup>). Gilbert Pestureau suggère que ce mot vient de « empapaouter » (« sodomiser »).<sup>13</sup> Maria Freij, la traductrice anglaise du même recueil, suggère une autre étymologie, mentionnant le verbe « papoter » et la racine « Papa », comme dans « Il Papa » ; cette racine, corroborée avec le mot « curé » du vers suivant, serait un nouveau témoignage de l'anticléricisme de Vian.<sup>14</sup> Dans ce cas, peut-être par pudibonderie, la traductrice roumaine édulcore le sens du mot, tandis que la traductrice anglaise utilise explicitement « sodomite ». Cela aurait été une solution possible pour la traduction roumaine aussi.

Si jusqu'ici, dans ce recueil, les créations langagières de Vian ont été plutôt sporadiques, dans *Si les poètes étaient moins bêtes* il se déchaîne :

*Si les poètes étaient moins bêtes*

Si les poètes étaient moins bêtes  
Et s'ils étaient moins paresseux  
Ils rendraient tout le monde heureux  
Pour pouvoir s'occuper en paix  
De leurs souffrances littéraires  
Ils construiraient des maisons jaunes  
Avec des grands jardins devant  
Et des arbres pleins de zoizeaux  
De mirliflûtes et de lizeaux  
Des mésongres et des feuvertes  
Des plumuches, des picassiettes [...]  
Il y aurait deux cents poissons  
Depuis le crousqe au ramusson  
De la libelle au pépamule  
De l'orphie au rara curule  
Et de l'avoile au canisson

(Vian 2004, 74-76)

*Dacă poeții nu erau așa de proști*  
(trad. Linda-Maria Baros)

Dacă poeții nu erau așa de proști  
Și dacă atât de leneși nu erau  
Lumea întreagă fericită o făceau  
Pentru-a putea să-și vadă în pace  
De suferințele lor literare  
Își făceau niște case galbene  
Cu mari grădini în față  
Și arbori plini de păzărime  
Și flautriluri și-apeline  
Minciuni și verzăncendii  
Șoimuște, sfrânciocănițoare [...]  
Ar fi avut și pești, vreo două sute  
De la scorțescu până la rămurescu  
De la satiră până măgăritură  
De la zărgan până la rara curulă  
Și de la cupânze până la cărnăraie

(Vian 2004, 75-77)

Les mots inventés par Vian dans ce poème sont soit des noms d'oiseaux, soit des noms de poissons. La traductrice, poète elle aussi, fait très bien face à la provocation de leur trouver un équivalent roumain et nous ne pouvons pas nous empêcher de penser que le fait qu'elle est poète l'aide beaucoup dans cette tâche. Nous allons examiner chaque mot.

« Mirliflûte » est un mot-valise, composé, semble-t-il, de « mirliton » (utilisé par Vian dans un autre poème de ce recueil) et « flûte ». La traduction « flautriluri » est appropriée, faisant allusion aussi à l'activité créatrice (le poète qui joue de la flûte).

« Lizeaux » pourrait être une déformation de « les eaux » ou de « lisses eaux », ce que la traduction « apeline » réussit à suggérer.

En ce qui concerne « mésongres », Linda-Maria Baros l'interprète comme une inversion de « mensonges » et le traduit comme tel, « minciuni ». N'oublions pas que ce nom devrait désigner un oiseau et ne pas exister en roumain, tout comme « mésongres » n'existe pas en français. L'inversion « nimciuni » aurait peut-être été une solution. Maria Freij considère que « mésongres » renvoie à « mésanges » et à « congres », ce qui est dans l'esprit de l'énumération d'oiseaux et de poissons.<sup>15</sup>

« Feuvertes » est très transparent du point de vue de sa formation et, à notre avis, très bien traduit par « verzincendii ».

« Plumuches » nous suggère une combinaison entre « plumes » et « autruches » ; en le traduisant par « șoimuște », la traductrice a utilisé un mot-valise, rendant en roumain la figure utilisée par Vian.

« Picassiettes » est un homophone de « pique-assiette » ; pour le traduire, Linda-Maria Baros utilise un mot-valise, « sfrânciocănitoare », formé de « sfrâncioc » et de « ciocănitoare ». Cette traduction a le mérite de familiariser le lecteur roumain avec ce procédé d'enrichissement du vocabulaire que Vian aime tant.

Suivent huit noms de poissons, dont sept sont de pures inventions. Examinons-les.

En écrivant « croûsque », Vian a eu peut-être à l'esprit une combinaison entre « crustacé » ou « croûte » et « mollusque ». La traductrice a rendu ce mot par « scorțescu », qui n'existe pas en roumain et qui a l'avantage de rimer avec « rămurescu », la traduction du mot suivant inventé par Vian, « ramusson », dans lequel nous identifions « ramures ».

En ce qui concerne « libelle », le mot existe en français, avec le sens de « court écrit de caractère satirique, diffamatoire ». Vian procède à une extension du sens de ce mot, l'utilisant pour désigner un poisson. C'est donc, conformément à la définition du néologisme par laquelle nous avons commencé cette étude, un néologisme de sens. La traduction « satiră » est appropriée.

« Pépamule » pourrait être formé de « pépé », « pépier » ou « pépin » et « mule ». C'est un mot-valise moins transparent, tout comme sa traduction, « măgăritură » (qui a peut-être « măgar » dans sa composition).

Avec « rara curule », Vian forge un nouveau néologisme de sens, utilisant le mot « curule » dont le sens attesté est de « siège d'ivoire réservé aux premiers magistrats de Rome » pour dénommer un poisson. Le premier élément du syntagme est évidemment d'origine latine. La traductrice a préféré une traduction mot-à-mot, la seule possible d'ailleurs.

En ce qui concerne « avoile », Linda-Maria Baros l'a interprété comme une agglutination, « à voile » et l'a traduit par « cupânze ». À notre avis, on pourrait lire ce mot aussi comme un paronyme d'« avoine ».

Maria Freij interprète « canisson » comme près de « caniche ». <sup>16</sup> Si l'on accepte cette interprétation, la traduction en roumain par « cărnăraie » s'éloigne du sens de l'original. Mais il est très difficile de transmettre en traduction tous les réseaux de connotations de l'original ; c'est pourquoi nous nous gardons d'offrir une autre variante.

Passons à la séquence suivante, contenant d'autres néologismes littéraires :

*Elle serait là, si lourde*

*Ar fi acolo-atât de grea*  
(trad. Linda-Maria Baros)

Mais pour vos loyaux services  
On vous laisse conserver  
Un unique échantillon  
*Comotive ou zoizillon.*

Pentru loialitatea dumitale rară  
Ți se permite să oprești  
O mostră unică  
O *comotivă* sau *păzăruică*.

(Vian 2004, 80)

Le néologisme littéraire « comotive » est obtenu par l'aphérèse de « locomotive ». Vian le raccourcit pour les besoins du rythme. Comme le mot roumain correspondant est un néologisme emprunté du français, la traduction par « comotivă » était la seule justifiée. En ce qui concerne l'aphérèse, Pruvost et Sablayrolles en font mention comme procédé de formation de néologismes littéraires et citent « zon » pour « prison » et « ser » pour « misère ». Cela fait partie, d'après ces auteurs, d'une tendance générale :

*avec l'essor du rap et du slam aux confins du XX-ème et du XXI-ème siècle, la néologie connaît un nouveau développement auprès des jeunes générations. Fondés sur la scansion de textes souvent très travaillés, ces genres proches engendrent un vocabulaire d'autant plus créatif qu'il joue sur les notions croisées, d'une part, d'emprunts à des langues étrangères et, d'autre part, de cryptage de mots censés d'abord s'adresser aux initiés.* <sup>17</sup>

On voit, à cet exemple, que Boris Vian a été un précurseur dans ce domaine aussi.

En ce qui concerne « zoizillon », formé de « oisillon » d'après le procédé que nous avons décrit pour « zoizeaux », la traductrice a très bien choisi la variante roumaine « păzăruică », qui est un diminutif qui garde la sonorité en « z » de l'original.

Le poème *Un jour* est le dernier poème du recueil que nous analysons à contenir des néologismes littéraires. Dans ce cas, ces mots sont, à notre avis, en quelque sorte justifiés, parce que Vian avait l'intention de suggérer un univers parallèle, différent du nôtre, qui requiert de mots nouveaux pour s'y référer. Pour démontrer cette affirmation, nous citons le poème dans son intégralité :

*Un jour*

Un jour  
 Il y aura autre chose que le jour  
 Une chose plus franche, que l'on appellera  
 le *Jodel*  
 Une encore, translucide comme l'arcanson  
 Que l'on s'enchâssera dans l'œil d'un geste  
 élégant  
 Il y aura l'*auraille*, plus cruel  
 Le *volutin*, plus dégagé  
 Le comble, moins sempiternel  
 Le *baouf*, toujours enneigé  
 Il y aura le *chalamondre*  
 L'*ivrunini*, le *baroïque*,  
 Et tout un planté d'*analognes*  
 Les heures seront différentes  
 Pas pareilles, sans résultat  
 Inutile de fixer maintenant le détail  
 de tout ça  
 Une certitude subsiste : un jour  
 Il y aura autre chose que le jour.  
 (Vian 2004, 86)

*Va exista-ntr-o bună zi*  
(trad. Georgiana Banu)

Va exista-ntr-o bună zi  
 Ceva cu totul diferit de zi  
 și *Zidel* se va numi  
 Ceva străveziu ca sacăzul  
 Pe care ni-l vom potrivi pe ochi cu un gest  
 elegant  
 Va exista *auratele*, mai nemilos  
*Volutatul*, mai învolt  
 Creștetul, mai puțin etern  
*Baouful*, mai mereu înzăpezit  
 Va exista *salamondra*  
*Ivruniniul*, *baroicul*  
 Și o întregă droaie de *analonii*  
 Orele vor fi diferite  
 Nu vor semăna și nu vor culege  
 E inutil să stabilim acum în detaliu  
 Exact ce și cum va fi  
 Un lucru-i sigur însă: va exista-ntr-o bună zi  
 Ceva, ce numai zi nu se va numi.  
 (Vian 2004, 87)

Comme on peut observer, Georgiana Banu a préféré de rester très près de l'original.

En traduisant « Jodel » par « Zidel », la traductrice interprète ce mot comme un dérivé de « jour », ce qui est dans l'esprit du poème. Personnellement, cela nous fait penser aussi à « Javel ».

« Auraille » est formé de « aura » et du suffixe « -aille ». La valeur collective de ce dernier n'est pas restituée par la traduction avec « auratele ».

« Volutin », formé de « volute » et du suffixe masculin « -in », d'après le modèle « enfantin », « ivoirin », etc. est traduit par « volutatul » ; la traductrice aurait pu se garder encore plus près du texte et dire « volutininul ». Maria Freij suggère que c'est un mot-valise, formé de « volute » et de « lutin ». <sup>18</sup>

Pour Maria Freij, « baouf » ressemble à « bœuf » <sup>19</sup>; en ce qui nous concerne le mot a plutôt l'air d'une interjection. Georgiana Banu le traduit littéralement, « baouful ».

« Chalamondre » est une transformation de « salamandre », très bien traduit par Georgiana Banu.

« Ivrunini » est sans doute un dérivé de « ivre » ou d'« ivrogne ». Cela ne subsiste plus en traduction roumaine.

« Baroïque » est un mot-valise, formé de « baroque » et de « héroïque », mécanisme que Georgiana Banu garde en traduction, aidée aussi par le fait que les mot roumains « baroc » et « eroic » ont été empruntés du français.

« Analogue », dérivé d'« analogue » ou mot-valise formé de « analogue » et de « Catalogne », est, à notre avis, bien traduit par « analonii ».

**D**ANS LE cas du transfert du français vers le roumain, langues apparentées, le traducteur peut parfois s'appuyer sur des caractéristiques communes pour traduire les néologismes littéraires. Dans d'autres cas, le choix d'un terme ou d'un autre semble être tout à fait immotivé. D'ailleurs, dans le cas des néologismes littéraires forgés par Vian dans ce recueil, les mécanismes de leur formation sont, dans la plupart des cas, assez obscurs. Ce qui est sûr, c'est que l'imaginaire linguistique de Vian est effréné. À cela, évidemment, doit correspondre une compétence linguistique du traducteur sur mesure.

À notre avis, les deux traductrices, Linda-Maria Baros et Georgiana Banu, se sont très bien acquittées de leur tâche, sauf quelques mineures exceptions. Et on ne doit pas oublier leur mérite de pionnières, en roumain, en ce qui concerne l'œuvre poétique de Vian.

Les poèmes de *Je voudrais pas crever* se caractérisent, entre autres, par une grande liberté formelle. Une multitude d'options s'offrent au traducteur, ce qui déterminera, espérons-le, d'autres traductions de cet auteur si original.

Les solutions que Linda-Maria Baros et Georgiana Banu ont trouvé pour les néologismes littéraires de ce recueil sont de trois types : traductions littérales, transfert du procédé utilisé par Vian et créations. Il y a aussi des différences entre les deux traductrices ; Linda-Maria Baros, poète elle-même, choisit plus souvent d'innover, de créer de nouveaux mots, tandis que Georgiana Banu préfère rester plus près du texte-source. Deux approches différentes du texte à traduire ; le bénéficiaire en est le lecteur roumain, qui peut se faire une image exacte sur le poète Boris Vian.

□

## Notes

1. Boris Vian, *Je voudrais pas crever/N-aș prea vrea ca s-o mierlesc*, trad. de Linda-Maria Baros et Georgiana Banu, Pitești, Paralela 45, 2004.
2. Maurice Rheims, *Les Mots sauvages. Dictionnaire des mots inconnus des dictionnaires. Écrivains des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles*, Paris, Librairie Larousse, « Le souffle des mots » 1989.
3. Jean Pruvost et Jean-François Sablayrolles, *Les Néologismes*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 2016, p. 8.

4. *Ibid.*, p. 50.
5. Rheims, *Le Mots sauvages*, *op. cit.*, p. 13.
6. Louis Guilbert, « Théorie du néologisme », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 25, 1973, p. 9-29. Document en ligne, consulté le 2019-01-30. URL : [http://www.persee.fr/doc/caief\\_0571-5865\\_1973\\_num\\_25\\_1\\_1020](http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1973_num_25_1_1020).
7. Maurice Riffaterre, « Poétique du néologisme », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 25, 1973, p. 59-76. Document en ligne, consulté le 2019-01-30. URL : [http://www.persee.fr/doc/caief\\_0571-5865\\_1973\\_num\\_25\\_1\\_1023](http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1973_num_25_1_1023).
8. *Ibid.*
9. Letiția Ilea, *L'Univers poétique de Boris Vian*, Cluj-Napoca, Grinta, 2010, p. 161-165.
10. Camelia Capverde, « Boris Vian ou la tentation ludique de la traduction dans *Je voudrais pas crever/N-aș prea vrea ca s-o mierlesc* », *Atelier de Traduction* (Suceava), n° 2, 2004, p. 181-188.
11. Gellu Naum, *Opere*, vol. 1, *Poezii*, éd. soignée et préfacée par Simona Popescu, Iași, Polirom, 2011, p. 444.
12. Robert Gordienne, *Dictionnaire des mots qu'on dit « grOs »... de l'insulte et du dénigrement*, Paris, Hors Commerce, « Hors texte », 2002, p. 345.
13. Gilbert Pestureau, « Préface au *Dernier recueil* », in Boris Vian, *Œuvres*, tome V, *Poèmes et nouvelles, chroniques romancées*, éd. Ursula Vian Kübler, Gilbert Pestureau et Marc Lapprand, Paris, Fayard, 1999, p. 227-229.
14. Maria Freij, « On not wanting to die: Translation as resurrection », in Boris Vian, *If I Say If: The Poems and Short Stories of Boris Vian*, trad. Maria Freij et Peter Hodges, éd. Alistaire Rolls, John West-Sooby et Jean Fornasiero, Adelaide, University of Adelaide Press, 2014, p. 299-305. Document en ligne, consulté le 2019-01-30. URL : <https://www.adelaide.edu.au/press/titles/vian-if/vian-if-ebook.pdf>.
15. *Ibid.*, p. 337.
16. *Ibid.*, p. 304.
17. Pruvost et Sablayrolles, *Les Néologismes*, *op. cit.*, p. 51.
18. Freij, « On not wanting to die », *loc. cit.*, p. 341.
19. *Ibid.*

## Abstract

The Translation into Romanian of the Literary Neologisms  
in *Je voudrais pas crever* by Boris Vian

The study analyses the Romanian translation of literary neologisms from Boris Vian's last poetry volume, *Je voudrais pas crever* (1962). The author highlights the pluses and minuses of translating these words, while also offering her own solutions.

## Keywords

literary neologism, poetry translation, word play